

*Jeudi*

— Je déteste quand il fait nuit tôt, disait la femme sur le siège derrière elle. Tu ne détestes pas cette période de l'année ? Et on est quoi... le 11 octobre, seulement ? Dire qu'on ne changera pas d'heure avant le mois prochain...

Celle qui l'accompagnait marmonna quelque chose, mais Mia ne chercha pas à distinguer sa réponse. Accoudée au bras de son fauteuil, elle regardait par la fenêtre. Le fracas des rails céda la place à un doux ronron métallique tandis que le train, comme expulsé des profondeurs de Manhattan, remontait à l'air libre. Cette dame avait raison, le paysage de la ville n'avait plus rien à voir avec ce qu'il était un quart d'heure plus tôt, lorsqu'elle était entrée dans la gare de Penn Station à la façade illuminée par le soleil couchant.

Mais contrairement à elle, elle ne s'en plaignait pas. Chaque année, elle attendait avec impatience l'arrivée de l'automne, quand les journées raccourcissaient. Elle adorait voir les lampadaires, les feux de signalisation, les

phares des voitures et les écrans allumés des téléphones se substituer maladroitement à la lumière du jour. Ils s'efforçaient de faire croire que la nuit était domestiquée, apprivoisée, comme un tigre coincé derrière sa vitre au zoo. Mais ce pouvoir n'était qu'illusion. Personne ne contrôlait la nuit. Au mieux, on pouvait s'en faire une amie.

Mia ramena ses cheveux bruns derrière ses oreilles et pressa son front contre la vitre, la main en casquette devant ses yeux pour bloquer l'éclairage cru du wagon. C'était l'une des leçons que lui avait apprises sa grand-mère lorsqu'elle était petite : la nuit pouvait être une amie, mais seulement si on comprenait tout ce qu'elle offrait. En grandissant, elle avait connu beaucoup d'amis qui avaient peur de l'obscurité. Leurs parents aussi, à ce qu'il semblait. En ville, la plupart des familles gardaient la lumière sur le perron toute la nuit ; et quand elle allait dormir chez les unes et les autres, elle était toujours ébahie par la quantité de lampes allumées dans les salles de bains, les couloirs, même dans la chambre où elle dormait avec ses amies. Sa grand-mère, elle, avait toujours aimé la pénombre. Elle disait que les ampoules, les lustres, et ainsi de suite, étaient désagréables et nuisibles avec leur lumière crue et les ombres gênantes qu'elles projetaient.

« Le ciel nocturne brille pour qui sait l'observer, disait-elle. Il t'indique exactement où tu dois aller. »

Le téléphone de Mia se mit à sonner, troublant ses souvenirs, et elle se mordit la langue en baissant le regard sur son sac, posé à côté d'elle. Elle espéra que c'était son amie Erica qui l'appelait pour confirmer qu'elle serait à la gare à sept heures et demie, près des distributeurs de tickets, prête à l'emmener dîner. Mais quand elle sortit son portable, elle vit le numéro de Ryan s'afficher. Elle hésita avant de porter l'appareil à son oreille.

— Eh, dit-elle en essayant d'avoir l'air contente. Tu es où, à l'aéroport ?

— Sur le point d'embarquer, répondit-il. Et toi ?

— Dans le train.

— Vous allez directement à la maison ?

— Non, Erica me récupère. On va manger. Elle me déposera ensuite.

Il y eut un silence, puis Ryan continua :

— Tu es sûre de vouloir le faire ?

Mia serra les lèvres pour réprimer son soupir.

— Je suis obligée, dit-elle. Je ne peux pas laisser la maison comme ça.

— Mais je reviens bientôt. Deux semaines, ça ne change rien. Je pourrai être avec toi. C'est à cela que ça sert, un petit ami, tu sais. (Il étouffa un rire avant de reprendre, sur un ton plus sérieux :) Tu n'es pas obligée de faire ça sans personne. Tu n'as rien à prouver à...

— Je n'essaye pas de prouver quoi que ce soit.

Ils en avaient déjà parlé, et pas qu'un peu. Ryan aimait se croire indispensable, et ça l'embêtait qu'elle n'ait pas besoin de lui le jour où elle retournait dans la maison de sa grand-mère pour la première fois depuis sa mort.

— Je veux passer la nuit toute seule là-bas, ajouta-t-elle. Demain, je retrouverai Erica et on partira dans les Adirondacks.

Elle attendit, persuadée qu'il allait insister. Mais heureusement, une voix en fond sonore annonça que les derniers passagers pour le vol 1 642 à destination de Los Angeles étaient attendus.

— C'est pour toi ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit-il, résigné. OK, mais assure-toi de prendre les mesures exactes pour les deux lits à l'étage et dans l'entrée. Je n'arrive pas à lire ce qui est écrit sur

les vieux plans que tu as récupérés à la mairie, et je veux pouvoir en discuter intelligemment avec l'architecte si on décide de démolir le mur. N'oublie pas de vérifier le travail du jardinier. Il faut que la maison ait l'air entretenue, quoi que tu décides d'en faire ensuite. Et installe un programmeur pour la lampe du perron, s'il te plaît...

— Pas la peine de...

— Mia, je sais ce que je dis. Je travaille dans l'immobilier, tu te rappelles ? J'entends tout le temps des histoires. Un bien qui a l'air inoccupé, c'est comme une invitation envoyée aux cambrioleurs à vingt-cinq kilomètres à la ronde.

— OK, je m'en occupe. Allez, file, ne rate pas ton vol.

— Et appelle si tu flippes. *N'importe quand*, d'accord ?

— Je ne vais pas flipper. J'ai grandi là-bas.

— C'est exactement pour ça que tu pourrais flipper, Mia...

Elle entendit un grincement et elle l'imagina en train de se lever du fauteuil en plastique de la salle d'embarquement, et de mettre son manteau dans le creux de son bras avant de commencer à tirer sa valise vers la porte.

— Je dois y aller, dit-il. Je t'aime. Je t'appelle demain, ça te va ?

— OK. Bon vol.

Elle attendit qu'il raccroche, puis examina l'écran un instant avant de ranger le téléphone dans sa poche. Elle était toujours étonnée de la facilité avec laquelle il concluait leurs conversations par ce « Je t'aime ». Il avait commencé à le faire quelques mois plus tôt, et elle n'arrivait pas à savoir s'il le pensait ou si c'était un simple automatisme, juste parce qu'ils étaient ensemble depuis presque un an. Elle se demandait s'il avait remarqué qu'elle ne répondait jamais : « Moi aussi, je t'aime. » Pour l'instant, elle n'en

ressentait ni le besoin, ni l'envie, et elle n'était pas du genre à dire des choses qu'elle ne pensait pas.

Elle comprenait sa frustration pour ce soir. Elle aurait pu s'arranger pour faire cette excursion à un autre moment, et l'accompagner. Mais elle avait tout programmé pendant qu'il serait en voyage d'affaires. Elle espérait qu'il croie qu'elle voulait simplement être seule. Elle ne prenait aucun plaisir à avoir des secrets pour lui, mais il lui était impossible de l'emmener dans la maison vide.

Car oui, il y avait là-bas quelque chose qu'il ne pouvait pas voir. Quelque chose qu'elle devait trouver et dont il lui fallait s'occuper avant de le laisser venir.

La dernière heure de trajet se déroula sans encombres, et lorsque le train ralentit en arrivant dans la gare de Soundport, elle enfila sa veste brune d'automne et passa son sac à son épaule. En se levant, elle adressa un petit sourire à la dame qui s'était plainte de la nuit trop précoce, récupéra sa valise dans le range-bagages en hauteur et traversa le wagon vers la sortie. La porte s'ouvrit en coulissant et, lorsqu'elle posa le pied sur le quai, elle sentit la fraîcheur presque imperceptible du vent qui s'infiltrait dans les jambes de son pantalon, effleurant ses chevilles. Un avant-goût du froid mordant qui s'abattrait bientôt sur eux. Un parfum familier de feu de bois flottait dans l'air, doux et rassurant, venu sans doute des cheminées toutes proches. Les grands chênes en face de la gare s'étaient parés d'un halo orange qui reflétait la demi-lune et le scintillement des étoiles. Cette vision, ces odeurs lui rappelaient son enfance, et bien qu'elle ne fût pas du genre à pleurer, elle ne put s'empêcher d'avoir la respiration un peu heurtée. C'était son premier automne ici sans sa grand-mère.

— Mia !

Elle baissa les yeux et, au pied des marches de ciment, vit Erica qui lui faisait signe depuis sa Honda Civic dont le moteur tournait. Elle prit une inspiration et descendit la rejoindre.

Après avoir jeté son sac à l'arrière, elle grimpa sur le siège passager et serra son amie dans ses bras.

— Je suis tellement contente, dit-elle. Ça va être génial d'être toutes les deux.

— Je sais, répondit Erica. Une semaine entière de randonnée. Tu as mangé ? Je crève de faim. Allons chez Caryn.

Elles roulèrent quelques centaines de mètres jusqu'à la rue principale, qui traversait le centre de la bourgade, jalonnée de bars, de restaurants, d'épiceries, de magasins de déco et de fringues. Erica se gara sur une place de parking devant un bâtiment dont la vitrine était éclairée d'un néon bleu : Caryn's Fine Eats. Mia était ravie que son amie sache où elle voulait d'aller. Elles venaient ici depuis qu'elles avaient l'âge de conduire, elles y traînaient avec leurs amis du lycée, s'y retrouvaient pendant les vacances universitaires, quand elles rentraient à la maison, et plus récemment, elles y passaient pour boire un verre ou manger un morceau chaque fois que Mia venait rendre visite à sa grand-mère.

Elles commandèrent des cheeseburgers, comme d'habitude, avec des frites de patate douce et des cornichons, le tout accompagné de bières qu'on ne trouvait nulle part ailleurs. Erica reposa la carte sur le présentoir et se pencha en avant, par-dessus la table.

— Alors. Comment ça va ?

Mia but une gorgée de la chope que la serveuse avait posée devant elle.

— Ça va. Ce soir, ça sera dur. Mais elle aurait voulu que je me sente bien chez elle, même sans elle.

Erica passa la main dans ses cheveux châtons ondulés.

— Je n'arrive pas à croire que Lucy est morte, dit-elle d'une voix triste. Je l'ai croisée en ville jusqu'à la fin. Elle avait tellement d'énergie ! On ne pouvait pas la rater avec ses sweats gris et ses cheveux blancs, sans parler de sa démarche décidée. Elle avait une de ces manières de regarder les gens quand ils lui parlaient, tu sais, son regard intense, ses yeux plissés, et sa lèvre légèrement retroussée. Comme s'il y avait un million de problèmes dans le monde et qu'elle voulait tous les connaître à fond avant de les régler un par un.

Mia hocha la tête. Elle revoyait très bien l'expression de sa grand-mère quand elle écoutait attentivement, avec les sourcils un peu froncés. Même petite, Mia essayait toujours de dire des choses sérieuses et intelligentes quand elle bavardait avec Lucy. Parce qu'il n'y avait rien de plus merveilleux que de dire quelque chose qui soit digne de son attention.

Erica pencha la tête de côté.

— Tu sais, tu as cette expression toi aussi, parfois, dit-elle doucement.

— Moi ? Vraiment ?

— Oui. Enfin, ce n'est pas que tu lui ressembles énormément. Vous n'avez pas la même forme de visage, le tien est plus rond que le sien, par exemple. Mais votre regard est très semblable, tu as les mêmes yeux noisette qu'elle, avec un reflet doré. Et quand tu te concentres sur quelque chose, il y a un je-ne-sais-quoi dans ta manière de tordre un peu la bouche, comme tout à l'heure quand tu lisais la liste des bières pour voir lesquelles ont été ajoutées à la carte. Je te jure que j'avais l'impression de la voir.

Mia écarquilla les yeux, surprise.

— Vraiment ? Elle était tellement forte. Ça rendait les gens dingues. Ryan n'a jamais pu s'habituer à elle. Mais j'ai toujours trouvé qu'il était facile de l'aimer, d'autant plus qu'elle était drôle. Tu ne trouves pas ?

— Oh que si ! Et elle t'adorait, Mia. Mes trois sœurs et moi, ça nous rendait toujours un peu jalouses. Quand je tombais sur elle en ville, elle ne me parlait que de toi. Elle était très fière quand tu as pris ce travail à l'hôpital et que tu as emménagé à Manhattan, un des plus grands instituts de recherche au monde, comme elle disait tout le temps. Elle avait hâte que tu retournes à la fac pour passer ton doctorat et que tu montes ton propre labo. Tout son monde tournait autour de toi.

Mia baissa les yeux, souriant modestement. Elle savait qu'Erica disait vrai. Sa grand-mère ne le disait pas souvent – c'était une femme de peu de mots, qui n'exprimait que rarement ses sentiments –, mais Mia savait depuis toujours que Lucy était fière d'elle. La serveuse revint avec leurs assiettes et elles se mirent à manger. Le burger était aussi généreux et savoureux que dans les souvenirs de Mia.

— Que vas-tu faire à la maison ? lui demanda Erica en appliquant une grande traînée de ketchup sur ses frites.

Son amie secoua lentement la tête.

— Je ne sais pas. J'ai besoin de dormir là-bas et de m'habituer à... son absence. (Elle acquiesça, comme pour se confirmer ses propres dires.) Ensuite, je pourrai prendre une décision.

— Moi, je sais ce que j'aimerais que tu fasses, répondit Erica. Je pense que tu devrais revenir vivre ici. C'est une belle petite maison au bord de l'eau. Il y a des tas d'hôpitaux et d'entreprises pharmaceutiques dans les environs ; tu pourrais y faire de la recherche. Tu ferais exactement la même chose qu'en ville.

Mia sourit.

— Toi aussi ? dit-elle.

Tout le monde savait mieux qu'elle ce qu'elle devrait faire de la maison. Ryan, qui demeurait agent immobili-

lier à plein-temps, voulait l'aider à la rénover avant de la vendre ; il était convaincu qu'ainsi, elle pourrait en tirer un joli pactole. Milt, le notaire de sa grand-mère et son exécuteur testamentaire, pensait que Mia devrait la louer afin d'en tirer des revenus réguliers sans avoir à prendre de décision définitive. Et maintenant, voilà qu'Erica, institutrice de métier, qui vivait juste à côté avec son kiné de mari, espérait la voir revenir s'installer dans le coin.

Chacune de ces trois possibilités avait son charme. Mais Mia ne savait pas laquelle choisir, ni même s'il n'y en aurait pas une autre encore meilleure. Elle ne voyait pas comment se décider alors qu'elle n'avait pas remis les pieds dans cette maison depuis l'enterrement, un mois plus tôt. Il fallait qu'elle y aille, qu'elle parcoure les pièces, qu'elle entende ses pas faire grincer le plancher de la cuisine sans que le glissement des chaussons de sa grand-mère leur réponde ; qu'elle enfonce ses orteils dans les vieux tapis de laine que Lucy n'avait jamais daigné changer malgré les signes d'usure ; qu'elle éprouve les chaises et les fauteuils qui ne seraient plus jamais réchauffés par le corps frêle de son aïeule. C'était ainsi que Lucy lui avait appris à prendre des décisions : en affrontant la réalité dans tout ce qu'elle avait de tangible ; en l'explorant à travers ses sens ; ensuite, en allant de l'avant.

Mais avant d'en arriver là, il y avait autre chose. Quelque chose que sa grand-mère avait laissé derrière elle. Et Mia avait beau ignorer de quoi il s'agissait, elle savait qu'elle ne pouvait pas en parler. Pas même à Ryan ou à Erica.

Elle devrait découvrir cette chose toute seule.